

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

2
2012

DIACHRONIQUES

SENTIMENT
DE LA LANGUE
ET DIACHRONIE

Siouffi – 979-10-231-2139-1



SENTIMENT DE LA LANGUE
ET DIACHRONIE**GILLES SIOUFFI**

Présentation

BRUNO COURBONQuelle place accorder au sujet dans la langue et dans son histoire ? Points de vue de deux linguistes du début du XX^e siècle**MICHELLE LECOLLE**

Sentiment de la langue, sentiment du discours : changement du lexique, phraséologie émergente et « air du temps »

AGNÈS STEUCKARDTNéologie et sentiment de la langue française au XVIII^e siècle**ODILE LECLERCQ**Lexicographie et sentiment du vieillissement des mots au XVII^e siècle**BERNARD COMBETTES**

Réanalyse et discursivité

AURELIO PRINCIPATO

Le sujet dont on parle

CLAIRE BADIOU-MONFERRAN« Plus d'amour, partant plus de joie » (La Fontaine, *Fables*, VII, 1) : *Partant* à l'épreuve du « raisonnement linguistique » et du « sentiment de la langue »

SENTIMENT DE LA LANGUE
ET DIACHRONIE

Sentiment de la langue et diachronie



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2022

Diachroniques n° 2
isbn papier : 978-2-84050-824-3

PDF complet – 979-10-231-2138-4

TIRÉS À PART EN PDF :

Siouffi – 979-10-231-2139-1
Courbon – 979-10-231-2140-7
Lecolle – 979-10-231-2141-4
Steuckardt – 979-10-231-2142-1
Leclercq – 979-10-231-2143-8
Combettes – 979-10-231-2144-5
Principato – 979-10-231-2145-2
Badiou-Monferran – 979-10-231-2146-9

Maquette et réalisation :
Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)
Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

Tél. (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

Présentation

Gilles Siouffi

Université Paris-Sorbonne

Dans son histoire, l'histoire de la langue a souvent traité d'évolutions descriptibles sur de grands empanns chronologiques, impliquant des dynamiques collectives si vastes qu'elles en viennent à être assimilées au devenir de « la langue » elle-même, et a produit des synthèses dans lesquelles la figure des locuteurs et leur manière d'être dans le langage, une fois traversée et dépassée toute l'épaisseur des discours, ne se reconnaissent plus qu'à peine ou, de manière plus décisive et revendiquée, s'oublent.

Le projet de ce numéro est de proposer une exploration du point de vue inverse, et de mener l'investigation sur ce que le diachronicien peut faire de la relation même que les locuteurs ont eue avec ce qui, dans les discours, dans les usages, est extrait à des fins opératives par le linguiste. Il s'agira de se demander quelles sont les manières possibles de comprendre cette relation, quels sont les territoires, en termes de faits de langue, où cette investigation peut être menée, et surtout s'il l'on peut en retirer un fruit quelconque dans l'approche authentiquement diachronique de la langue, autrement dit celle qui s'intéresse au changement.

Cette option s'inscrit dans la continuité d'évolutions récentes observables tant en histoire de la langue qu'en linguistique du contemporain. Du côté de l'histoire de la langue, les propositions de Romaine, Posner, Milroy ou Lodge allant dans le sens d'une « sociolinguistique historique » ont aidé à déplacer le regard depuis « la langue » vers les usages. La manière dont les problématiques du changement linguistique se sont trouvées au cœur de nouvelles recherches, impliquant du coup celles de la grammaticalisation, de la réanalyse et de la motivation,

la relecture de grands anciens comme Saussure et Meillet, ou d'auteurs plus récents comme Coseriu, sont allées dans le sens d'un retour sur le devant de la scène de qu'on appellera ici de façon simple le « sujet parlant ». Du côté de la sociolinguistique du contemporain, on voit que ce « sujet parlant », précisément, est de plus en plus au centre des préoccupations, qu'il s'agisse de s'intéresser, après Culioli, à l'« épilinguistique », à la « linguistique populaire », ou au « sentiment linguistique » (voir Paveau et Rosier 2008 ou Lecolle et Achard-Bayle, dir., 2009, et le bilan qui y est proposé).

Toutes ces évolutions rendent peut-être pertinent aujourd'hui d'essayer de préciser de quelle manière on peut articuler ensemble l'approche diachronique des usages et la relation que les locuteurs ont eue avec eux, qu'il s'agisse de leurs usages propres ou d'usages perçus. Lorsqu'on réinterroge l'histoire de notre discipline, on s'aperçoit que semblable rapprochement n'est pas nouveau : l'histoire du français « cultivé », telle qu'elle a été menée par Ferdinand Brunot ou Alexis François, a été faite de cet entrecroisement entre l'usage, qu'on renoncera dès lors à qualifier de « spontané », et ses évaluations. Mais ce dialogue a ensuite été relativement occulté, au profit, d'une part, d'une séparation entre l'histoire des formes et l'histoire métalinguistique, et par le biais, d'autre part, d'une occultation volontaire de tout ce qui pouvait ressembler à la convocation de la pure opinion, du pur ressenti, autrement dit de ce qui risquait de nous entraîner du côté du subjectif.

« Approche diachronique des usages » : si nous privilégions ici le terme de *diachronie*, ce n'est pas seulement en guise de déclinaison du nom de la revue dans laquelle s'inscrit ce projet, mais aussi en postulant qu'il nous faudra, pour mener semblable enquête, renoncer à partir du primat d'une certaine transchronicité de la *langue*. La sociolinguistique contemporaine qui adopte l'individualisme méthodologique ne voit en effet pas les « langues » autrement que comme des points de repère valables à l'intérieur de certains points de vue, soumis à des évaluations et des renégociations incessantes. Si nous

engageons une recherche du côté de la relation entre diachronie et « sentiment de la langue », comme nous l'avons formulé ici, il nous faut écarter du champ de manière préliminaire toute idée selon laquelle ces résultats auraient comme finalité ultime de pouvoir être intégrés à une « histoire de la langue » : c'est-à-dire cesser de situer d'emblée les différences observées dans des moments de changements, par rapport aux « frontières » que pose, souvent depuis un lieu théorique surplombant, l'histoire des objets-langues. C'est souvent lorsque l'évidence de « la langue » disparaît, précisément, que le « sentiment de la langue » peut commencer à jouer un rôle en diachronie.

Pour autant, le terme *diachronie* a souvent été associé à l'histoire interne. Christiane Marchello-Nizia (1995, p. 28), par exemple, a proposé d'appeler *linguistique historique* la somme de l'histoire interne et de l'histoire externe, alors que la *linguistique diachronique* serait la seule histoire interne. Mais qui dit « sujet parlant » ne dit-il pas aussi, d'une certaine façon, histoire externe ? Le sociolinguiste britannique Jim Milroy a relevé de son côté ce qu'il appelle (2003 en ligne, nous traduisons) « la réticence des historiens de la langue à faire appel à des facteurs externes pour expliquer des changements phonétiques », pointant que, selon lui, « cet accent mis sur le changement endogène a été stimulé par les préoccupations du XIX^e siècle et renforcé par le structuralisme saussurien qui a encouragé l'idée que les langues peuvent changer indépendamment des facteurs sociaux ».

Pour notre part, nous proposons ici de mettre cette réflexion sous l'égide de Saussure, dont on rappellera qu'il a pu écrire - à rebours de certaines représentations qu'on a pu avoir de lui : « La conquête de ces dernières années est d'avoir enfin placé non seulement tout ce qui est le langage et la langue à son vrai foyer exclusivement dans le sujet parlant soit comme être humain soit comme être social » (Saussure, 2002, p. 130) et qu'il considérait « la collectivité sociale et ses lois comme un de ses éléments internes [au système de signes] et non externes » (*ibid.*, p. 290). Il s'agirait donc de reprendre le terme *diachronie* pour l'infléchir

vers un territoire nouveau, qu'on pourrait qualifier de mi-interne, mi-externe, et qui, d'une part, mettrait la question des usages au premier plan, d'autre part, porterait l'interrogation vers la relation, explicitée ou non, des locuteurs à ces usages.

Pour autant, il ne faut pas se le cacher, il y a de vraies difficultés à penser cette implication des locuteurs dans leurs usages, et surtout la manière dont cette implication pourra être appréciée dans l'étude du changement linguistique.

La première tient à la profonde indécision qui règne quant à la manière de nommer ce dont, précisément, l'on cherche à parler.

L'expression *sentiment de la langue*, utilisée dans le titre de ce numéro, peut à ce titre étonner. Elle n'est pas usuelle en linguistique, ou pas unanimement reconnue. On hésite, en la recevant, entre deux directions principales. S'agit-il d'aller porter l'enquête, avec, probablement, un remarquable manque d'outils s'agissant d'époques reculées, vers la conscience ou l'inconscience que les locuteurs, au plus profond d'eux-mêmes, ont de leurs usages, cette (in-)conscience les amenant à altérer la physionomie de ces usages par le biais de modifications de leur compétence, de motivations ou remotivations subites et possédant des causes variées, ou d'inflexions subjectives données à la compréhension d'un trait phonétique, d'un mot, d'une particularité de syntaxe ? Ou s'agit-il d'aller explorer le territoire des discours ordinaires sur la langue, exprimant parfois des « rapports à la langue », aux formes, aux manières de parler ?

Apparue tardivement dans l'histoire du français (seulement au début du XIX^e siècle, chez des auteurs comme Chateaubriand ou Nodier), l'expression *sentiment de la langue* s'est diffusée progressivement, traversant les premières grandes entreprises d'histoire de la langue française (on la trouve chez Littré, 1862, par exemple), des ouvrages linguistiques techniques, pour se retrouver chez des auteurs considérés aujourd'hui comme faisant partie du « canon » de la linguistique : Bréal, Brunot, Saussure, Meillet. Comme le montre Bruno Courbon dans l'article liminaire du présent numéro, article qui propose une enquête fouillée sur

l'usage du mot (et d'autres voisins) chez les deux derniers, on ne trouve néanmoins aucun réglage strict du sens de l'expression chez tous ces auteurs, ce qui est significatif.

Si Saussure, par exemple, a parlé de *sentiment de la langue* (« Notes sur la morphologie », 1891-1894, dans Saussure 2002, p. 195) pour rendre compte, non seulement de la manière dont les sujets parlants perçoivent la langue, mais aussi de la manière dont ils la créent, il a aussi employé l'expression de *sens linguistique immédiat* (Cours I, notes de Riedlinger, début 1907, *ibid.*, p. 44). Pour lui, ce « sens » ou ce « sentiment » fait partie de la réalité linguistique, puisqu'il définit ainsi le mot *réalité* : « Réalité = fait présent à la conscience des sujets parlants » (*ibid.*, p. 187) et énonce des propositions comme : « Rappelons que tout ce qui est dans le sentiment des sujets parlants est phénomène réel » (*ibid.*, p. 185), ou : « Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que ce dont ils peuvent avoir conscience » (*ibid.*, p. 183).

C'est pourquoi on comprend que le « sentiment de la langue » puisse avoir un sens « interne » pour Saussure, et que des expressions comme « la langue a le sentiment » ou « la langue a la conscience » aient pu être mal interprétées, « la langue » ne signifiant pas ici une totalité abstraite, mais étant à interpréter comme le ou les « sujets parlants » selon Depecker (2009, p. 128). Un commentateur comme V. Nyckees voit même dans le « sentiment linguistique » la caractéristique essentielle de Saussure, à définir alors, selon l'exégète, comme « produit de l'analyse spontanée que la conscience (linguistique) opère sur les attestations enregistrées par la mémoire (linguistique) » (Nyckees, 2008, p. 15). Dans sa linguistique « diachronique », Nyckees note que Saussure ne se propose ni plus ni moins, finalement, que de reconstituer par exemple le sentiment linguistique des Latins par distinction avec celui des Français, attribuant un rôle considérable à l'analogie vue comme « opération psychologique » (Saussure, 2002, p. 161) et principale productrice au final des régularités selon lui.

Continuant sa lecture du projet saussurien, le commentateur écrit : « La description linguistique conduite par un esprit sémiologique n'est rien d'autre en effet que l'explicitation, guidée par les principes de la linguistique générale, de l'analyse spontanée des locuteurs, analyse révélée par leurs pratiques, à distinguer du discours qu'ils peuvent tenir sur les faits linguistiques considérés » (Nyckees, 2008, p. 15).

À vrai dire, la prise en compte du sentiment linguistique est une dimension qui se révèle importante chez nombre de linguistes. L'emploi du mot *sentiment* est fréquent sous la plume de Guillaume, par exemple, chez qui l'on trouve écrit : « Le français est ma langue, une langue dont j'ai le sentiment », écrit-il (Leçons, 6 nov. 1941, série B, dans Lowe, éd., 2005, p. 9). Certains linguistes contemporains travaillant aujourd'hui sur la notion d'« intuition », comme Samir Bajric (2005), choisissent alors, dans son sillage, de distinguer une « intuition énonciative » (dicibilité en puissance) qui permettrait de passer de la langue au discours, et une « intuition heuristique » (acceptabilité en effet), qui permettrait de passer du discours à la langue. Selon Bajric, pour Guillaume, le linguiste aurait pour mission de « traduire en dicibilité des mécanismes dont nous portons en nous, préalablement, la visibilité » (Guillaume, *Principes de linguistique théorique*, 1973, p. 38, cité par Bajric, p. 8). On rejoindrait alors ce que Danielle Leeman, que cite également Bajric, nomme « le savoir inconscient », qui permet de prévoir les contraintes (à distinguer du sens prêté aux énoncés). On pourrait alors rapprocher de cette « mécanique intuitionnelle » proche de la compétence le sens qui rend possible de penser les transformations plausibles dans la langue, et qui permettrait à l'usager de privilégier certains choix nouveaux plutôt que d'autres.

Un autre auteur récent chez qui l'on trouve un réglage intéressant d'expressions apparentées à notre continent de dénominations est William Labov, lequel consacre un chapitre de ses *Principles of Language Change* à ce qu'il appelle les « Subjective dimensions of Change in Progress » (Labov,

2001, p. 193). Sous ce terme, le sociolinguiste américain inclut les réactions subjectives aux *langues* prises dans leur ensemble (l'anglais, le français), et les réactions subjectives à des particularités, des traits, la palatalisation, par exemple. Au-delà du fonctionnement quasi mécanique d'un aspect de la compétence, s'ouvre alors un autre territoire, qui serait celui des *attitudes* linguistiques en général, dont on sait que Labov les considère comme le vrai ciment des communautés linguistiques, plus que la langue (Labov, 1976, p. 338), du « rapport à la langue », celui-ci intégrant les réactions du sujet face à des usages, ses représentations, ses évaluations, ses « goûts », son rapport sensible, corporel, esthétique (dans son sens le plus ordinaire) à des formes qu'il n'invente pas, et qu'il s'approprie plus ou moins. À la suite de Labov, on pourrait prendre en compte les réactions subjectives, évaluatives, plus ou moins explicites des locuteurs pour traiter du passage de l'innovation (*speaker-based*, selon les auteurs) à des aspects du changement qui pourraient alors s'ouvrir à des paramètres jusque là peu pris en compte, car non *system-based*.

Sans doute y a-t-il bien des façons de comprendre ce qu'on peut appeler « sentiment de la langue » ou « sentiment linguistique ». La lecture la plus « linguistique », la plus « objective », pour ainsi dire, est d'en faire, chez le locuteur, une instance de compréhension et d'appropriation des faits mi-consciente, mi-inconsciente, susceptible de donner naissance à des explicitations plus ou moins rationalisées, plus ou moins subjectivement assumées - allant le cas échéant jusqu'à d'authentiques « raisonnements linguistiques » -, et impliquant en tout cas une modification des usages. Il est curieux qu'il n'y ait pas eu jusqu'à présent chez les linguistes plus de désir de régler le sens de ces expressions. Chez le linguiste, le « sentiment linguistique » est une réalité vécue, une expérience pour ainsi dire quotidienne ; il soutient souvent l'analyse, et il apparaît comme une instance nécessaire chaque fois qu'un détour par un niveau supérieur d'interprétation est requis. Mais comme il a parfois été remarqué (Hug, 2002), il y a souvent là une manière de tabou,

dans le discours linguistique. Souvent, en effet, les linguistes sont amenés à s'appuyer majoritairement sur leur propre intuition – leur propre sentiment linguistique – pour analyser des énoncés ou pour décider de leur acceptabilité. La mobilisation de cette dimension chez d'autres locuteurs témoins porte donc toujours un peu en elle-même un ferment de déstabilisation. La linguistique diachronique présente de ce point de vue l'avantage de contourner cette déstabilisation potentielle, la confrontation avec d'autres témoins pour juger qu'une construction, un mot, un morphème, n'a plus été, à un moment donné, compris, perçu, « senti » de la même manière, n'étant plus guère possible... Le système offre une meilleure prise.

Si du sentiment linguistique entendu dans ce sens on fait une émanation de la « compétence », la question essentielle qui va se poser est certainement la suivante : comment y avoir accès ? Sur quel matériau s'appuyer pour lire, à notre manière, le déroulé des phénomènes ? Faut-il prendre pour argent comptant une explicitation que la nature même des dynamiques que nous venons de voir invite à considérer avec précaution ? Faut-il *forcer* le témoignage ? Doit-on postuler le « sentiment » ancré dans l'inconscient, par nature à jamais inaccessible et destiné à être seulement reconstruit ? S'il est conscient, doit-on voir dans le *métalinguistique* sa meilleure illustration ?

La fortune du terme *épilinguistique* ces dernières années est issue, on le sait, de sa première utilisation par Culioli (1990 et 1999). Dans l'esprit de ce dernier, la notion était pensée de manière à ce qu'on puisse considérer en linguistique le « point de vue du sujet-énonciateur-locuteur qui a une activité métalinguistique non consciente ou qui, par les jeux de langage de tous ordres, s'adonne à la jouissance du métalinguistique » (Culioli, 1990, p. 41), le métalinguistique étant distingué par lui du métalangage ordonné (*ibid.*).

Rapidement, cependant, le terme forgé par Culioli a été utilisé à fin de créer une séparation entre l'univers institutionnellement propriétaire du métalangage, « la linguistique », « les savoirs linguistiques », et un monde du « commun des mortels » qui

serait cantonné dans l'approximatif et le non-scientifique. Cette dernière option est aujourd'hui assez répandue, qui fait de l'épilinguistique une annexe de la « linguistique populaire ».

Ce qui est intéressant dans l'approche des faits diachroniques, pour autant, c'est que cette compréhension « discursive » de l'épilinguistique a été concomitante avec l'exploration de nouveaux territoires du métalinguistique historique. À ce titre, la redécouverte de l'univers de ceux qu'on a appelés les « remarqueurs », au XVII^e siècle notamment (Caron, dir., 2004), est un exemple de l'intérêt nouveau que prennent les historiens de la langue pour ces discours qui n'ont pas toujours construit des savoirs, mais plutôt des représentations, des normes, des attitudes, des manières d'être dans le langage (voir également Paveau et Rosier, 2008, pour des discours journalistiques plus récents). On s'est aperçu qu'il existait dans l'histoire tout un ensemble de discours qui ont contribué, non seulement à régulariser les usages (si l'on accepte l'option de la régularisation), mais aussi à changer les manières de recevoir et de s'appropriier les formes.

Certes les ouvrages de Brunot, François, Caput, Thomas, avaient déjà exploré la riche transversalité entre histoire des usages et histoire des discours qu'implique semblable perspective. Dans la *Nouvelle histoire de la langue française* (Chaurand, dir., 1999), la partie écrite par Jean-Pierre Seguin offre un aller-retour permanent entre les usages et une compréhension aussi large que possible de ce qui a *entouré* les usages ; sa méthode demeure une inspiration constante, que nous avons essayé de prolonger dans Rey, Siouffi et Duval (2007). Mais cela est-il vraiment possible pour tous les états de langue ? « Au XVI^e siècle, les discours sur la langue commencent à compléter les productions dans la langue dont il avait fallu se contenter pour le Moyen Âge, ce qui nécessite d'autres approches », écrit J. Chaurand à l'ouverture de la partie sur le français moderne (Chaurand, dir., 1999, p. 732). Ce qui pose le problème de l'inégalité flagrante entre des périodes privilégiées, où l'on dispose de certaines explicitations détaillées de « sentiments

linguistiques » plus ou moins individuels et plus ou moins collectifs, et d'autres, comme le Moyen Âge, où le matériau manque - à quoi il faudrait ajouter des périodes, comme les périodes les plus récentes, où l'on croule à l'inverse littéralement sous un matériau explicite très divers au milieu duquel il est bien difficile de se faire une idée de ce qui est véritablement pertinent quant à la *diachronie*.

En outre, si des textes sont mobilisables, il ne faut pas oublier que certains aspects de ce qu'on l'on vise par ce type d'études ne peuvent être approchés que par des hypothèses sur des fonctionnements englobants souvent peu décrits – ou pas du tout - par les époques qui les ont connus : le fonctionnement général de la communication écrite, par exemple, avec son sous-cas de figure qu'est la communication lettrée (Berlan, dir., 2006). On peut donner l'exemple, intermédiaire, dans la mesure où il comporte une part d'explicité, du domaine des « fautes », défriché par Henri Frei, dont le travail a été récemment réédité ([1929] 2004), et exploré plus avant par le GEHLF ([Gehlf] 1992) ; ou celui des régimes de discursivité, de lecture et d'écriture, explorés par exemple, à propos de la période révolutionnaire, par Branca et Schneider (1994).

Au total, on s'aperçoit que l'un des effets de toute recherche sur le « sentiment de la langue », précisément, est de faire apparaître l'*historicité* fondamentale de la condition langagière, autrement dit la grande difficulté qu'il y a à en tirer des lois générales. S'il existe une diachronie des relations entre les usages et les sujets parlants, c'est que celles-ci s'offrent visiblement différemment à chaque moment où on les saisit.

Si l'on a fait l'effort de spécifier un tant soit peu de quelle manière on va pouvoir essayer de saisir l'interaction entre ce qu'on appellera donc ici, assez indifféremment, « sentiment de la langue » ou « sentiment linguistique », – et diachronie, restent à envisager les domaines dans lesquels ce type d'étude peut être mené.

C'est sans doute dans le domaine des études sur la grammaticalisation que la nécessité de faire appel à la

dimension du « sentiment » est apparue avec le plus d'évidence, donnant naissance à la notion de « réanalyse », sur laquelle se fonde ici Bernard Combettes, et qui ne manque pas de poser de nombreuses questions. La réanalyse est-elle du ressort de ce qu'on appelle parfois la *folk grammaticality*, autrement dit la pure compréhension intuitive, selon un schéma de lecture précis mais enfoui, de telle ou telle construction ou de tel ou tel constituant ? Passe-t-elle au contraire par la postulation de catégories grammaticales explicitées ? Dans *L'invention de la phrase*, Jean-Pierre Seguin avait considéré, en mettant au jour, dans le discours métalinguistique, la naissance d'une nouvelle compréhension de l'unité *phrase*, qu'il apportait une « contribution à l'histoire du sentiment linguistique français » (sous-titre de l'ouvrage). Il y écrivait que le sentiment moderne de la phrase était essentiel dans le « sentiment actuel de la langue » (Seguin, 1998, p. 3), évoquant en contrepoint l'« insécurité de la conscience linguistique française face à la phrase » (*ibid.*, p. 6). Faut-il croire que certaines explicitations métalinguistiques ont influé sur la *folk grammaticality* des locuteurs ? Qu'elles sont parfois au contraire entrées en conflit avec elle, ou avec ce qu'on pourrait appeler la « culture grammaticale ordinaire » ?

Dans le domaine de la morphologie, Saussure lui-même avait donné les premiers exemples pertinents, en remarquant que le locuteur français ne considérait pas que le mot *enfant* contenait un préfixe, alors que c'était probablement le cas des locuteurs latins pour *in-fans* (Saussure, 2002, p. 186). Qualifierait-on alors de « sentiment morphologique » ou de « sentiment morphématique » un sentiment qui nous permettrait de décomposer les mots ?

Dans le domaine du lexique, le sentiment linguistique est souvent monopolisé par les jugements d'acceptabilité, ceux-ci ne se faisant d'ailleurs pas toujours dans le sens discours / langue. On peut y ajouter aussi le sentiment de la présence ou de l'absence en discours des formes, la question du sentiment de la disponibilité théorique dans le système de tel ou tel mot, de la conscience de son caractère d'emprunt, de néologisme, de

terme, d'archaïsme, etc. Ces questions sont largement abordées, à partir de corpus contemporains, dans le numéro dirigé par Lecolle et Achard-Bayle (2009) ; elles avaient auparavant fait l'objet d'enquêtes pionnières (sur du contemporain), comme celle de Gardin *et alii* (1974).

Dans le domaine sémantique, c'est bien évidemment la question des changements de sens qui est posée, de l'émergence de sens nouveaux et de la disparition de sens attestés. Ici encore, on peut s'appuyer sur une postulation de Saussure : évoquant les « différentes manières de comprendre le mot » qui se présentent théoriquement (les deux premières étant : « dans le dictionnaire » et « hors de nous »), il termine ainsi : « la troisième manière est de comprendre que le mot pas plus que son sens n'existe hors de la conscience que nous en avons, ou que nous voulons bien en prendre à chaque moment » (Saussure, 2002, p. 83). « Nous sommes très éloigné de vouloir ici faire de la métaphysique », ajoute-t-il, comme s'il s'agissait de se prémunir de l'objection d'une sortie du champ.

Un domaine où l'exploration du rôle du sentiment linguistique ainsi défini dans le changement pourrait s'avérer fructueuse est bien évidemment aussi la phonétique. Après quelques décennies de tabou autour du phénomène de la motivation, les études dans ce domaine ressurgissent, s'appuyant souvent sur la reconceptualisation du *style* effectuée en sociolinguistique. Dans le conflit de prononciations qui a mis en regard, à la fin du XVII^e siècle, les trois prononciations en [wa], [wɛ], et en [ɛ] (Ayres-Bennett, 2004), il apparaît assez évident qu'on ne peut plus parler d'évolution spontanée : un certain sentiment linguistique a joué, doublé d'aspects subjectifs et sociolinguistiques.

Enfin, il est possible de postuler que de nouveaux territoires en linguistique diachronique peuvent apparaître si l'on prend en compte comme facteur premier cette dimension de sentiment linguistique. Dans le domaine de la grammaire textuelle et de la grammaire de l'information, par exemple, des phénomènes jusqu'à présent peu commentés, car dépourvus d'une visibilité très forte, sont apparus sous la loupe dès lors qu'on s'est

posé des questions sur la manière de lire un texte (Combettes 1992). De façon générale, toute enquête sur la réception d'une production langagière entre dans le champ des études sur le sentiment linguistique, si l'on accepte de faire de celui-ci, non pas seulement le laboratoire des compétences de production, donc de l'usage, mais le lieu où s'exerce la capacité des locuteurs d'interpréter des variables, même s'ils ne les produisent pas.

Le propos de ce numéro est donc de rassembler des contributions illustrant dans une étendue aussi grande que possible les démarches actuelles engagées autour du rôle du sentiment de la langue en diachronie.

Une première partie rassemble des réflexions théoriques, issues des différents courants dans lesquels le point de vue du locuteur, ses attitudes, ses discours, ses représentations, sont pris en compte dans l'analyse d'un « état de langue » ou d'un « état d'usages ».

Une seconde partie rassemble des enquêtes empiriques dont nous avons souhaité qu'elles intègrent les trois grandes périodes de l'histoire du français : ancien et moyen français, français de pré- à post-classique, français moderne et contemporain. Dans ces enquêtes, les moments de changement linguistique peuvent être considérés comme des observatoires privilégiés mais non exclusifs.

Avant d'engager ces investigations, il était nécessaire d'éclairer, comme nous l'avons déjà un peu dit, l'usage possible des termes. On lira donc en ouverture du numéro l'enquête méthodique et fouillée que Bruno Courbon a menée auprès de deux des grands fondateurs de notre pensée linguistique moderne, surtout en contexte francophone, Ferdinand de Saussure et Antoine Meillet. Bruno Courbon a abordé ces textes en montrant comment, au sein d'un clivage entre conception sociohistorique ou « culturaliste » de la langue et vision naturaliste, les deux auteurs ont élaboré – et de quelle manière surprenante et inattendue parfois, pour nous en 2011 ! – une pensée du sujet parlant. Mais il a aussi mené l'enquête sur les usages qu'ils font de toute une série de termes apparentés, entre lesquels on est

souvent amené à hésiter : les termes *sentiment*, *sensibilité*, *sens*, *sentir* et *ressentir* ; *sujet*, dont *sujet parlant* ; *intuition*, *individu*, *conscient*, *conscience*, *consciemment* et leurs antonymes, etc. On découvre alors à quel point il est fructueux de revenir vers ces deux auteurs qui, quoique récemment réexaminés (on pense bien sûr à la découverte des *Écrits*, pour Saussure), réservent encore de nombreuses et fortes capacités de stimulation.

Il était important, ensuite, d'évaluer à partir de l'expérience unique que nous offre l'enquête sur le contemporain, de quelle manière on peut mobiliser les témoignages des locuteurs pour approcher ce fameux « sentiment de la langue », ou « sentiment linguistique » dont on postule qu'il joue un rôle dans le changement linguistique. Spécialiste française de la « linguistique populaire », ou des « discours spontanés » sur la langue, selon deux des expressions actuellement en circulation, et coordinatrice récente, avec Guy Achard-Bayle, d'un numéro de la revue *Pratiques* appliqué au cas du lexique (Lecolle et Achard-Bayle, 2009), Michelle Lecolle nous propose ici cette réflexion, qui pose la double question des lieux dans lesquels chercher l'expression de ce « sentiment », et des formes mêmes par lesquelles il s'exprime. La méthode expérimentée ici par Michelle Lecolle est celle de la construction de corpus à partir de marqueurs exprimant la néologie (comme *glissement de sens*, par exemple, ou *novlangue*) recherchés dans des bases de textes de presse ou sur le web. Ainsi se précisent les contours de ce que la mention du changement linguistique par les locuteurs *donne à voir*, sans extrapolation quant à ce changement.

Les cinq contributions qui suivent se sont choisis des objets diachroniques. Deux concernent le lexique, et trois la syntaxe.

Période d'intense activité néologique, précisément, comme de d'élaboration d'une lexicologie plus méthodique, plus réfléchie, plus « objective », le XVIII^e siècle était un siècle idéal où étudier les manifestations fluctuantes d'un « sentiment » qui ne se voit pas toujours lui-même de la même manière, et ne s'attribue pas toujours le même rôle. C'est ce que fait ici Agnès Steuckardt, dont l'enquête révèle, d'une part un changement

diachronique de ce « sentiment », entre le début du xviii^e siècle et sa fin, allant dans le sens d'une plus grande acceptation des néologies, d'autre part la spécification progressive de ce « sentiment » dès lors qu'il est appliqué à des formes précises (un féminin, par exemple, comme *amatrice*), l'*analogie* étant désormais comprise comme la force décisive à l'œuvre dans ce « sentiment ».

C'est au sentiment du « vieillissement » des mots que s'est inversement intéressée Odile Leclercq, et presque un siècle plus tôt, c'est-à-dire au moment de la parution des premiers dictionnaires monolingues du français, laquelle correspond à un moment où une certaine « modernité du bon usage » se construit contre des attestations historiques et anciennement légitimes. Odile Leclercq a d'abord étudié quel type de marquage de vieillissement était utilisé par les académiciens dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie (1694), puis a mené l'enquête dans Frantext pour savoir si les mots ainsi marqués avaient réellement vu leur usage baisser. Les mots sentis comme « vieux » l'étaient-ils réellement au moment du jugement des académiciens ? Le sont-ils devenus par la suite ? C'est l'occasion de poser la question décisive de la transformation de ce qui paraît, à un moment donné, comme un « sentiment » parfois teinté de subjectivité, en instance normative, voire prescriptive. La conclusion de l'enquête d'Odile Leclercq ne laisse pas, à cet égard, de réserver des surprises.

En syntaxe, on l'a vu, l'une des manières de comprendre le rôle du sentiment linguistique dans les changements se trouve fréquemment réglée dans la littérature scientifique sous le nom de *réanalyse*. Encore faut-il s'entendre sur le sens que l'on donne à ce concept et surtout sur l'extension du domaine de faits dans lesquels on l'estime pertinent. Classiquement, la notion de réanalyse est en effet surtout mobilisée pour rendre compte de changements d'ordre morphosyntaxique, ou syntaxique dans un empan limité. Peut-on y rattacher des changements impliquant la discursivité ? C'est la question qu'examine ici Bernard Combettes, en étudiant deux ordres de faits, les uns impliquant la syntaxe

positionnelle de la phrase envisagée sous l'angle informationnel, les autres le passage de certaines expressions, comme des formes en *-ant* du plan des prédications secondes associées à un verbe à celui de constructions détachées gagnant une autonomie au plan discursif. Cette mise au point est nécessaire, car la tentation serait forte, sinon, d'interpréter tout changement de régime de « sentiment linguistique » en termes de réanalyse, ce qui ferait perdre de sa consistance à cette dernière notion. Cette discussion est aussi l'occasion d'aborder la question – complexe – des rapports entre l'analogie et les grands schémas de dynamisme communicationnel qui régissent l'énoncé.

Ce sont des faits de syntaxe positionnelle qu'étudie Aurelio Principato, auteur d'une histoire du français (Principato 2000), et co-auteur d'une grammaire récente du français (Madonia et Principato 2011), en se proposant ici d'aborder à la lumière du sentiment linguistique la question, délicate en français, du sujet pronominal et de sa présence, plus ou moins sentie comme obligatoire. Si l'on se place du point de vue de la typologie linguistique, en effet, on observe que, à un moment de son histoire (début du *xvi^e* siècle ?), le français a commencé à subir les contraintes d'une langue *non-pro-drop*, autrement dit d'une langue qui, à la différence de l'italien (*mi sembra importante che tu gli parli*), n'accepte pas la chute d'un sujet vide (*il me semble important que tu lui parles*). Comment ces contraintes ont-elles été vécues par les locuteurs et par les grammairiens ? Aurelio Principato postule ici que, face au changement de perception du fonctionnement de ce sujet (et avant la perturbation nouvelle introduite par le familier *ça*), les grammairiens, notamment les grammairiens et remarqueurs classiques, ont été conduits à accorder une place exagérée au sujet pronominal convoqué pour compenser la défaillance du verbe, renforçant de ce fait le sentiment *non-pro-drop*. Hypothèse forte, qui invite à relire un pan important de la syntaxe phrastique française, semée aujourd'hui d'irrégularités et de variations parfois difficilement descriptibles ou accessibles aux locuteurs étrangers.

Les représentations, analyses des grammairiens, et « raisonnements linguistiques » sont également mobilisés par Claire Badiou-Monferran qui, dans l'article sur lequel se clôt le numéro, s'est intéressée au destin étrange du connecteur *partant*, d'abord donné pour sorti du bon usage au XVII^e siècle, puis exemplifié au XIX^e, sur la base d'un vers de La Fontaine fameux (« Plus d'amour, partant plus de joie ») comme un emblème « utile » du fonctionnement consécutif, et connaissant une inattendue revitalisation, sa recatégorisation possible en forme verbale (alors qu'il est issu de la soudure entre *par* et *tant*) ayant visiblement joué un rôle. Réactivation consciente, voire « cultivée » d'un usage désormais référé à son quasi « hypertexte » lafontainien ? Affleurement inconscient d'une ancienne forme désormais redynamisée par son étymologie populaire ? Comme on le voit sur ce dernier exemple, la question du rapport entre phénomènes conscients et inconscients se repose sans cesse, dès lors qu'on aborde le domaine du « sentiment linguistique », ou du « sentiment de la langue ».

Autant d'angles de vue qui, nous l'espérons, permettront de stimuler la réflexion sur le phénomène toujours un peu mystérieux qu'est le changement linguistique, et nous rappeler qu'on ne peut comprendre les langues, leurs formes, éventuellement leurs changements, sans revenir à la manière dont elles sont constamment appropriées, renégociées, comprises ou « mal » comprises, évaluées, aimées ou délaissées...

Références bibliographiques :

- AYRES-BENNETT Wendy, 2004, *Sociolinguistic Variation in Seventeenth Century France*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BAJRIC Samir, 2005, « Questions d'intuition », *Langue française*, n° 147, p. 7-19.
- BERLAN Françoise, dir., 2006, *Langue littéraire et changements linguistiques*, Paris, PUPS.
- BRANCA-ROSOFF Sonia et SCHNEIDER Nathalie, 1994, *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, Publications de l'INALF.
- BRUNOT Ferdinand, *Histoire de la langue française*, 13 vol., Paris, Armand Colin, 1905-1972.
- CAPUT Jean-Paul, 1972 et 1975, *La Langue française, histoire d'une institution*, Paris, Larousse, 2 vol.
- CARON Philippe, dir., 2004, *Les Remarqueurs sur la langue française du XVII^e siècle à nos jours*, Rennes, PUR / La Licorne.
- CHAURAND Jacques, dir., 1999, *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Le Seuil.
- COMBETTES Bernard, 1992, *L'Organisation du texte*, Metz, Publications de l'université de Metz.
- COSERIU Eugenio, 2007 [1973], *Synchronie, diachronie et histoire*, traduit de l'espagnol par Thomas Verjans, Édition électronique *Texto!* 2007 [en ligne]. Disponible sur : www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html.
- CULIOLI Antoine, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Paris-Gap, Ophrys, t. 2.
- , 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Paris-Gap, Ophrys, t. 1.
- DEPECKER Loïc, 2009, *Comprendre Saussure*, Paris, Armand Colin.
- FRANÇOIS Alexis, 1959, *Histoire de la langue française cultivée (des origines à nos jours)*, Genève, A. Jullien, 2 vol.

- FREI Henri [1929] 2004, *La Grammaire des fautes*, Paris, Ennoïa.
- GARDIN Benard, LEFÈVRE G., MORTUREUX M.-F., MARCELLES C., 1974, « A propos du « sentiment néologique » », *Langages*, n° 46, p. 45-52.
- [GEHLF], 1992, *Grammaire des fautes et français non conventionnel*, Paris, Éditions Rue D'Ulm.
- HUG Marc, 2002, *L'Enquête d'usage linguistique*, Paris-Genève, Slatkine-Champion.
- LABOV William, 2001, *Principles of Language Change I : Social factors*, Blackwell.
- , 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
- LECOLLE Michelle et ACHARD-BAYLE Guy, dir., 2009, *Recherches linguistiques* n° 30, « Sentiment linguistique. Discours spontané sur le lexique », Université de Metz, p. 3-20.
- LITTRÉ Émile, 1862, *Histoire de la langue française*, Paris, Didier.
- LODGE R. Anthony, 2004, *A Sociolinguistic History of Parisian French*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 1997, *Le Français, histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard.
- LOWE Ronald, éd., 2005, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1941-1942* (tome 17), Presses de l'université Laval.
- MADONIA Francesco Paolo Alexandre et PRINCIPATO Aurelio, 2011, *Grammatica della lingua francese*, Roma, Carocci.
- MARCHELLO-NIZIA Christiane, 2006, *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Bœck.
- , 1995, *L'Évolution du français*, Paris, Armand Colin.
- MEILLET Antoine, 1948, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion.
- MILROY Jim, 2003, « On the Discourse of Historical Linguistics: Language-Internal Explanation and Language Ideologies », *Forum Mod Lang Stud.*, 39, 2003 (Online), p. 357-370.
- , 1999, « Toward a speaker-based account of language change », dans Jahr, E., dir., *Language Change : Advances in Historical Linguistics*, Berlin, Mouton, p. 21-36.

- NYCKEES Vincent, 2008, « Une linguistique sans langue ? Contributions à une réflexion sur les conditions d'émergence d'un sens commun », *Langages*, n° 170, p. 13-28.
- PAVEAU Marie-Anne, et ROSIER Laurence, 2008, *La Langue française : passions et polémiques*, Paris, Vuibert.
- POSNER Rebecca, 1997, *Linguistic change in French*, Cambridge University Press.
- PRINCIPATO Aurelio, 2000, *Breve Storia della lingua francese*, Roma, Carocci.
- REY Alain, SIOUFFI Gilles, DUVAL Frédéric, 2007, *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin.
- ROMAINE Suzanne, 1982, *Socio-Historical Linguistics. Its Status and Methodology*, Cambridge University Press.
- SAUSSURE Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, éd. S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard.
- SEGUIN Jean-Pierre, 1994, *L'Invention de la phrase*, Louvain, Bibliothèque de l'information grammaticale.
- THOMAS Jean-Jacques, 1989, *La Langue volée. Histoire intellectuelle de la formation de la langue française*, Berne, Peter Lang, Publications universitaires européennes.

Résumés

Bruno COURBON, « Quelle place accorder au sujet dans la langue et dans son histoire ? Points de vue de deux linguistes du début du xx^e siècle »

Résumé

La place qu'accordent les linguistes à la subjectivité dans l'objet qu'ils étudient varie selon le point de vue théorique qu'ils adoptent. Bien que la figure du locuteur soit généralement mentionnée – voire expressément convoquée –, la question de l'implication subjective dans la formation de la langue n'est pas toujours traitée de façon satisfaisante. Elle l'est d'autant moins que la dimension évolutive intervient dans le champ de réflexion. Ainsi, l'implication des usagers dans la production de leur langue est généralement considérée d'abord comme individuelle et ponctuelle, relative à un acte d'énonciation particulier. Comment alors concilier le sujet – trop rapidement réduit à l'immédiat d'un locuteur – et l'évolution de la langue – qui dépasse l'individu tout en l'intégrant ? Afin de mettre cette question en perspective, nous étudions dans cet article la façon dont deux linguistes du début du xx^e siècle, Ferdinand de Saussure et Antoine Meillet, concevaient la participation active du sujet parlant à sa langue. L'examen porte sur les liens établis entre le sujet sensible, son sentiment de la langue et l'évolution de celle-ci. Les conceptions exprimées par Saussure et Meillet sont replacées dans le contexte scientifique de l'époque.

Abstract

Depending on their theoretical orientation, linguists do not all view the subjective aspects of language similarly. Although the speakers are usually taken into account, the effects of their subjective involvement in language formation are seldom discussed. This is especially true when language change is involved. The speakers' linguistic productions are often considered as being primarily individual and punctual, always relative to a particular speech act. How, then, is it possible to reconcile the subject (which is too often reduced to an actual speaker) with the evolution of language (which goes beyond, yet integrates, the subject)? In order to discuss this question, we will examine the way in which two early twentieth-century linguists, Ferdinand de Saussure and Antoine Meillet, viewed the subjects' active contribution to their language. The present article pertains to the relationship between perceptible subjects, their sense of language, and linguistic evolution. Saussure and Meillet's outlook is presented through the scientific context of their time.

Michelle LECOLLE, « Sentiment de la langue, sentiment du discours : changement du lexique, phraséologie émergente et 'air du temps' »

Résumé

L'étude est centrée sur l'expression du sentiment linguistique « profane » (i.e. exprimé dans un cadre, et, surtout, à visée non scientifique) à propos de l'évolution, du changement, ou de la nouveauté dans le lexique et la phraséologie. Les corpus choisis sont composés de textes de presse contemporains non centrés *a priori* sur la langue elle-même. Ils sont sélectionnés dans une base textuelle francophone sur la base de la présence de formes supposées renvoyer au changement ou à la nouveauté, qui émerge ou qui s'installe : *on dit maintenant/aujourd'hui/désormais* ; *néologie* et sa famille morphologique ; *novlangue* ;

glissement/changement de sens/sémantique sont certains de ces marqueurs. Ces formes, employées plus ou moins incidemment dans les textes, y sélectionnent des zones où la langue et le discours sont discutés pour eux-mêmes.

Si les observations métalinguistiques des scripteurs invoquent un changement, on ne considère pas pour autant qu'il s'agit d'un changement avéré, tel que pourrait l'établir une étude scientifique. Partant, les marqueurs ne sont pas considérés directement comme des *indices* de changement linguistique.

À partir de ce point de vue, l'étude se centre sur ce que l'expression du changement linguistique donne néanmoins à voir. Dans ces corpus médiatiques, composés principalement d'articles d'analyse, de chroniques, de commentaires de l'actualité (majoritairement politique, géopolitique et économique, mais aussi littéraire et artistique), le sentiment de la langue et ici, également, le sentiment du discours révèlent une attention particulière à l'utilisation du lexique et de la phraséologie dans leur mise en rapport au politique, à la société, à « l'air du temps ». Ainsi, à partir de l'expression du sentiment linguistique, se dessine la perception d'une intrication étroite entre une évolution des comportements et des pratiques publiques, d'une part, et une évolution du langage par les acteurs sociaux représentés dans les discours publics de l'autre.

Globalement, le repérage par les scripteurs de l'évolution du lexique et de l'installation de « manières de dire », met en œuvre des faits qu'on peut rapporter à la fonction poétique du langage (les mots et expressions émergents, appréciés pour eux-mêmes), et surtout à la référence (non théorisée) à sa fonction pragmatique : le langage comme acte, fût-il acte de nomination. Quoi qu'il en soit, c'est un rapport non trivial du locuteur à la langue et au discours qui se donne à voir, non réductible à l'expression d'une supposée transparence du signe dans sa relation au réel, ni à celle d'un pur « reflet » du monde dans les mots.

Abstract

This paper deals with metalinguistic expression, focusing on changes in lexicon and phraseology. The corpora, mainly texts from contemporary media, have been collected on the basis of the presence of certain markers of change or newness – “*on dit maintenant/aujourd’hui/désormais; néologie; novlangue; glissement/changement de sens/sémantique*” – and the study takes into account both the words around the markers and the text itself. Whereas the observations of non-linguist speakers (journalists) display some linguistic changes, such remarks are not considered as real proofs of actual change or newness. Nevertheless, the language awareness of non-linguist speakers does express something else, which may be considered regular. Indeed, the collection of metalinguistic remarks may be described as evidence showing the perception by the speakers of a close connection between public practice and behavior on the one hand, and the evolution of language in public discourse on the other. These remarks exhibit a form of attention to the poetic function of language as well as an acute perception of its performative value.

Agnès STEUCKARDT, « Néologie et sentiment de la langue française au xviii^e siècle »

Résumé

Un début de siècle entravé par l'idée que la langue française a atteint son point de perfection, une fin de siècle dynamisée par la croyance au progrès dans et par la langue : à l'égard des mots nouveaux, le xviii^e siècle semble passer d'un extrême à l'autre. Il faut cependant nuancer cette description : pour qualifier la langue française, le mot de *perfection* est récurrent au début du siècle, mais celui d'*indigence* se rencontre aussi, chez les philosophes, les traducteurs, les poètes ; et à la fin du siècle, la protestation contre les néologismes n'est pas l'apanage des contre-révolutionnaires. Si, au cours du siècle, la fabrique des mots nouveaux a levé ses quotas, elle reste sous le contrôle

de ce qu'on appelle alors l'« analogie de la langue » : on ne crée rien qui ne soit conforme à des patrons existants. Ces patrons, l'activité néologique du XVIII^e siècle a appris à mieux les identifier : au début du XIX^e siècle, ils font l'objet de premières descriptions systématiques ; mais elle a accoutumé aussi à les percevoir par un chemin moins strictement rationnel, que l'on commence à appeler le « sentiment de la langue ».

Abstract

A beginning of century hampered by the idea that the French language reached its point of perfection, an end of century energized by the belief in progress in and by the language: with regard to the new words, the 18th century seems to pass from an extreme to the other. However, this description should be moderated: to qualify the French language, the word of *perfection* is recurring at the beginning of the century, but poverty is also found, in the philosophers, the translators, the poets; and at the end of the century, the protest against the neologisms is not the prerogative of the counter-revolutionaries. If, during the century, the factory of the new words removed its quotas, it remains under the control of what is called the “analogy of the language”: nothing is created that is not in conformity with existing patterns. These patterns, the neological activity of the 18th century taught to better recognize them: at the beginning of the 19th century, they are the subject of the first systematic descriptions; but it accustomed also to perceive them by a way less strictly rational, that is beginning to be called the “feeling of the language”.

Odile LECLERCQ, « Lexicographie et sentiment du vieillissement des mots au XVII^e siècle »

Résumé

La question du vieillissement des mots, très présente dans les discours sur le lexique au XVII^e siècle, fait écho à la décision qui est prise par l'Académie française, dès ses débuts, de régler

la langue dans la contemporanéité de ses usages. Ce choix de la synchronie, qui caractérise le *Dictionnaire de l'Académie*, justifie que l'on s'en remette, pour juger des mots et des phrases, aux « sentiments » de la Compagnie (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694, préface). Le recours au sentiment est notamment lisible dans les formules métalinguistiques utilisées par le dictionnaire pour représenter la variation diachronique. Les marques telles « vieux », « vieillit » ou « commence à vieillir », qui attestent paradoxalement que les mots qui n'appartiennent pas à l'usage présent peuvent avoir leur place dans la nomenclature, expriment la perception d'un changement en train de se produire. À quoi peuvent correspondre ces trois notations subjectives ? Cet article vise à proposer quelques éléments de réponse en mettant en rapport leur emploi, d'une part, avec l'évolution de la fréquence, dans le corpus Frantext, des mots qu'elles stigmatisent, d'autre part, avec les autres types de jugements normatifs qui affectent ces mots au cours du siècle. Il interroge également, sur la base du constat qu'une partie des mots auxquels l'Académie applique un indice de vieillissement « disparaissent », puis « ressurgissent » dans Frantext à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'influence de la norme lexicale sur un certain type de langue écrite.

Abstract

The issue of words ageing, very present in the speeches on lexicon in the seventeenth century, echoes the decision made by the French Academy since its inception, to regulate language in the contemporaneity of its usages. This choice of synchrony, characteristic of the *Dictionnaire de l'Académie*, is an argument which authorizes to judge words and phrases according to the “feelings” of the *Compagnie* (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694, preface). The appeal to such feeling is readable, in particular, in metalinguistic terms used by the dictionary to represent the diachronic variation. The expressions such as “vieux”, “vieillit”, “commence à vieillir”, paradoxically demonstrating that words which doesn't belong to present usage can be taken into account in the nomenclature, express the perception of a

change in progress. What correspond to these three subjective expressions? This article aims to put forward some answers by studying, on the one hand, the change in frequency, in Frantext corpus, of the words which are stigmatized by the dictionary and, on the other hand, the other normative judgments passed on these words over the course of the century. It also addresses the issue of an influence of lexical norm on a certain type of written language, observing that some words, which are seen as ageing words by the Academy, “disappear” and “reappear” in Frantext from the eighteenth century.

Bernard COMBETTES, « Réanalyse et discursivité »

Résumé

Le but de cet article est d'essayer d'élargir l'application de la notion de réanalyse au domaine discursif. Pour cela, on observe tout d'abord la question de l'évolution de l'ordre des constituants en français, en mettant en relation les constructions syntaxiques et la structure informationnelle. On étudie ensuite la formation des prédications secondes, utilisées comme constructions détachées, la réanalyse concernant les valeurs discursives de certaines régularités syntaxiques. On montre qu'il est possible de retrouver, dans les deux cas, les principales caractéristiques de la réanalyse ; on souligne par ailleurs l'importance de l'analogie et des schémas d'évolution tracés par les grandes tendances du changement.

Abstract

The purpose of this article is to try to widen the application of the notion of linguistic reanalysis in the discursive domain. For that purpose, we observe first of all the question of the evolution of the order of syntactical units in French, putting in relation syntactical constructions and informative structure. We study then the formation of secondary predicates, used as detached constructions, the reanalysis concerning the discursive values of some syntactical regularities. We show that it is possible to

find, in both cases, the main characteristics of the reanalysis; we underline besides the importance of analogy and the frames of evolution drawn by the big tendencies of the change.

Aurelio PRINCIPATO, « Le sujet dont on parle »

Résumé

L'article porte sur différentes manières de percevoir le pronom impersonnel dans le sentiment des grammairiens et des locuteurs. Les grammaires françaises attribuent traditionnellement un rôle considérable au Sujet pronominal, malgré quelques problèmes dans l'analyse des énoncés, ainsi que le montre la comparaison avec le classement d'énoncés équivalents dans une langue *pro-drop* comme l'italien. On peut revenir dans cette optique sur le cas de la séquence *ce sont*, où l'on observe normalement le désaccord en nombre des deux éléments. Il faut rappeler d'abord l'évolution du pronom démonstratif *ce* : comme en ancien français il était tonique, il pouvait se trouver en tête de phrase même si employé comme attribut. Après l'avènement de l'ordre syntaxique SVA, la séquence *ce+V+S* a pu survivre mais à la condition de réinterpréter l'ancien attribut comme un Sujet. Les grammairiens du 17^e siècle ont pu ainsi approuver la séquence *ce sont* et Vaugelas s'en servir d'exemple pour argumenter en faveur de l'usage, même quand il s'oppose à la logique grammaticale. Plus récemment, l'expansion de *ça* comme Sujet passepartout se justifie moins par des besoins d'ordre référentiel ou grammatical que par la nécessité d'un nouveau pronom tonique qui remplace l'ancien pour des raisons expressives ou pragmatiques.

Abstract

This paper addresses the various ways French speakers and grammarians perceive the impersonal pronoun and its use in a non *pro-drop* language such as French. Traditionally, French grammars assign considerable weight to the pronominal Subject, which causes problems in the analysis of clauses

containing this Subject, as highlighted by comparison with the analysis of equivalent clauses, for instance, in Italian. On the basis of this consideration, it is also possible to profitably review the evolution of the demonstrative pronoun *ce sont*, where the lack of number concordance between two elements is generally observed. For this, the evolution of the demonstrative pronoun *ce* must be recalled: since in Old French this form was tonic, it was employed as a predicate and often placed as sentence head. After the advent of the modern syntactic order SVP, the sequence *ce* + V + S could survive only by reinterpreting the ancient predicate as Subject, and this is the way by which 17th-century grammarians could approve the sequence *ce sont* and Vaugelas's *Remarks* adduced it as an example of the argument for preferring use over reason. More recently, the expansion of *ça* as *passé-partout* Subject has been determined not as much by reference or grammatical requirements, but rather by the need for a new tonic pronoun to replace the old one for expressive or pragmatic purposes.

Claire BADIOU-MONFERRAN, « “Plus d’amour, partant plus de joie” (La Fontaine, *Fables*, VII,1) : *Partant* à l’épreuve du “raisonnement linguistique” et du “sentiment de la langue” »

Résumé

L’histoire récente (xvi^e-xxi^e siècles) du connecteur consécutif *partant* s’apparente à l’histoire d’un conflit entre l’usage du morphème en question (rémanent) et le discours sur son usage (qui depuis l’âge classique perçoit *partant* comme résiduel et obsoléscent). Pour autant, cette histoire illustre la fécondité d’une approche hybride de la diachronie, qui considère que les catégories de l’histoire “interne” et de l’histoire “externe” ne sont pas étanches, et qui interroge les liens entre les usages et les discours sur l’usage en termes de défis, d’implication et d’emprunts.

Abstract

Recent history (xvi-xxi centuries) of the French consecutive connector *partant* is similar to the story of a conflict between the use of the morpheme in question (persistent) and the discourse on this use (which since the Early Modern Period gives the marker in question as obsolete). However, this story shows the fertility of an hybrid approach to diachrony, which says that the categories of “internal” history and “external” history are not waterproof, and which questions the links between uses and discourse on the use in terms of challenges, involvement and borrowings.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)
Peter KOCH (Universität Tübingen)
Anthony LODGE (Saint Andrews University)
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions
et belles-lettres)
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)
Frédéric DUVAL (Université de Metz)
Pierre-Yves DUFEU (Université Aix-Marseille 3)
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense
de Madrid)
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne),
Directeur de la publication
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-ÉPHÉ), Trésorière
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne),
Secrétaire de rédaction
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne),
Secrétaire de rédaction
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue

Table des matières

| | |
|---|-----|
| Présentation Gilles Siouffi | 7 |
| Quelle place accorder au sujet dans la langue et dans son histoire? Points de vue de deux linguistes du début du xx ^e siècle Bruno Courbon | 27 |
| Sentiment de la langue, sentiment du discours : changement du lexique, phraséologie émergente et « air du temps » Michelle Lecolle | 59 |
| Néologie et sentiment de la langue française au xviii ^e siècle Agnès Steuckardt | 81 |
| Lexicographie et sentiment du vieillissement des mots au xvii ^e siècle Odile Leclercq | 107 |
| Réanalyse et discursivité Bernard Combettes | 131 |
| Le sujet dont on parle (notes sur les rôles accordés au pronom impersonnel) Aurelio Principato | 153 |
| « Plus d’amour, partant plus de joie » (La Fontaine, <i>Fables</i> , VII, 1) : <i>Partant</i> à l’épreuve du « raisonnement linguistique » et du « sentiment de la langue » Claire Badiou-Monferran | 173 |
| Résumés | 197 |

